



démocratie
& spiritualité

21 rue des Malmaisons, 75013 PARIS

Tél : 01 45 85 29 87

Courriel : info@democratie-spiritualite.org

Site : <http://www.democratie-spiritualite.org>

Lettre N°94 du 17 janvier 2011

L'agenda

L'éditorial

- Refuser nos tentations de repli, ouverture, créativité et co-construction

Nouvelles de l'association

- Pacte civique

Résonances spirituelles

- Les versets de la lumière
- Un poème arabe
- Un autre temps nous est donné, un autre présent à inventer, *Gilles Guillaud*

Débats démocratiques

- Développer entre nous la « Qualité Démocratique » pour co-construire le pouvoir commun, *Fonda*
- Lu pour vous : une approche de l'éthique du débat dans l'édition, *Eric Lombard*

Démocratie & spiritualité

- Le pluralisme religieux est le fait marquant de la modernité, *entretien avec Charles Taylor*
- Echos d'ailleurs

Informations diverses

Pour recevoir La Lettre par courriel, inscrivez-vous au Yahoogroupe [Demospi](#) (Cet envoi est gratuit, mais une participation aux frais permet de faire vivre l'association. A titre indicatif, 30 € par an).

L'agenda

Au siège de D&S, 21 rue des Malmaisons (75013)

- Mercredi 26 janvier à 18h : **conseil d'administration**

Au Forum 104, 104 rue de Vaugirard (75006)

- Mardi 18 janvier, mardi 15 février, etc. de 18h30 à 19h30 : **méditation interspirituelle**
- Mardi 25 janvier de 19h à 21h : **La personne**, un défi très actuel pour notre société, avec Philippe Cormier, philosophe (voir informations diverses).

A la MC2 à Grenoble

Les [Etats généraux du renouveau](#) (organisés par Libération et Marianne) :

- Samedi 29 janvier, de 9h30 à 19h : **Parcours citoyen pour la qualité démocratique**, organisé par diverses associations et le Pacte civique
- Dimanche 30 janvier à 9h30 : **Le Pacte civique, vers un nouveau contrat social**

L'éditorial

Refuser nos tentations de repli : ouverture, créativité et co-construction

La tentation permanente en ces temps difficiles est le repli qui peut se manifester dans notre société de multiples manières ; citons en quelques unes :

- face à nos difficultés pour faire face aux mutations économiques, il est tentant d'utiliser la mondialisation et la globalisation comme bouc émissaire et de rejeter ce qui nous dérange en provenance de l'extérieur ;
- face à la tendance à gommer notre passé colonial et à ne pas affronter la contradiction entre notre prétention universaliste et notre sentiment de supériorité sur l'autre différent*, il est tentant de préconiser le repli sur la nation et sur un occident de race blanche ;
- face au laborieux accouchement d'une véritable Communauté européenne, il est tentant de repousser toute tentative exigeante de construire des intérêts réciproques dans la durée en dépassant les égoïsmes nationaux.
- face aux lourdeurs et aux contraintes des organisations humaines, il est tentant de se cantonner à des petits groupes chaleureux entre proches.

Lutter contre ces tentations, c'est d'abord s'ouvrir à l'autre différent et l'aider à être soi à l'âge de la globalisation ; cela conduit à lui permettre de pouvoir revendiquer telle ou telle particularité si en même temps il fait l'effort d'accepter celles de la société où il vit. C'est ensuite veiller à respecter le droit des citoyens dans leur diversité, en particulier le droit à une quote-part équitable dans la vie démocratique et culturelle, dans les programmes scolaires, dans les manifestations publiques. C'est enfin apprendre à coopérer pour améliorer la qualité de notre vie démocratique** quelles que soient les convictions spirituelles et les appartenances politiques et à inventer des nouvelles formes du vivre ensemble quelles que soient les histoires vécues et les parcours suivis.

Cette lutte pour s'ouvrir et pour créer suppose à la fois une force intérieure qui dépasse nos pesanteurs et l'engagement dans des dynamiques collectives porteuses de co-construction.

* Voir *Sortir de la grande nuit, essai sur l'Afrique décolonisée*, Achille Mbembé, La Découverte

** Voir dans cette lettre *Développer entre nous la « Qualité Démocratique » pour co-construire le pouvoir commun*

Nouvelles de l'association

Pacte civique

Le pré-site du Pacte civique, où vous trouverez les informations sur son contenu et son avancement, doit s'ouvrir avant fin janvier. Les journées de lancement du Pacte civique sont prévues à Issy-les-Moulineaux les 14 et 15 mai 2011.

Résonances spirituelles

Les versets de la lumière

Versets du coran lus à la méditation de décembre au Forum 104 (Sourate XXIV, versets 35, 36)

Dieu est la lumière des cieux et de la terre !
Sa lumière est comparable à une niche
Où se trouve une lampe.
La lampe est dans un cristal ;
Le cristal est semblable à une étoile brillante.

Cette lampe est allumée à un arbre béni :
L'olivier qui ne provient
Ni de l'Orient, ni de l'Occident
Et dont l'huile est près d'éclairer
Sans que le feu la touche.

Lumière sur lumière !
Dieu guide vers Sa Lumière qui Il veut.
Dieu propose aux hommes des paraboles.
Dieu connaît toute chose.

Cette lampe se trouve
Dans les maisons que Dieu a permis d'élever,
Où son nom est invoqué,
Où des hommes célèbrent ses louanges
A l'aube et au crépuscule.

Poème arabe

Assieds-toi au bord de la nuit
Et tu écouteras une terre gorgée de chaleur.
Assieds-toi au bord de l'aurore
Et tu verras monter la douce lumière du soleil.
Assieds-toi au bord de la source
Et tu seras bercé par le clapotis de ses eaux.
Assieds-toi au bord du sentier
La Lettre de D&S N°94 du 17 janvier 2011

Et tu sentiras l'amitié de tous ceux qui cheminent.

Assieds-toi au bord de tes frères

Et tu recevras l'amour qui dort dans leur cœur.

Assieds-toi au bord du silence

Et tu entendras enfin au fond de toi.

Un autre temps nous est donné, un autre présent à inventer

Gilles Guillaud

Mais qui est donc ce Daniel Duigou dont la lecture du dernier livre m'a marqué ? Journaliste de télévision, psychanalyste, devenu prêtre à cinquante et un ans, parti à Skoura aux confins du désert marocain, avec dans ses valises un livre de l'Ancien Testament au titre invraisemblable : *Qohélet* (pour ceux qui, comme moi, ne le savaient pas, son autre titre dans l'ancien testament est « l'Ecclésiaste »).

Daniel Duigou, émule de Charles de Foucauld : à Skoura, il a construit son ermitage, une kasbah en terre rouge. Avec Skoura et *Qohélet*, il va construire un livre publié en 2010 : *Vanité des vanités... Méditations au désert* (éditions Albin Michel). Une pensée vigoureuse, décapante. Il dit que la religion a toujours fondé son pouvoir sur le sacrifice et l'observance des commandements, amenant au bonheur éternel, comme une rétribution, comme un remerciement : c'est le pouvoir des prêtres, c'est le pouvoir de Dieu qui s'impose aux hommes. Le Christ a complètement renversé la démarche. Il était homme, affirmant le pouvoir des hommes. L'homme est sujet : il se construit et il est libre, il se construit dans la liberté. C'est à lui de comprendre, d'interpréter.

Daniel Duigou le dit dans un texte rigoureusement construit, comme une démonstration, en dix neuf chapitres, depuis le temps de la méditation jusqu'au temps du partage en passant par le temps de la révolte, le temps de la déconstruction, le temps de l'agonie, le temps de la folie...

Je m'arrêterai à la dixième station : le temps de la jouissance. Ce temps marque une étape. Le nommé *Qohélet* vient de nous expliquer : « Un âge s'en va, un autre vient et la terre subsiste toujours... Tous les torrents vont vers la mer, et la mer n'est pas remplie. Il n'y a aucun souvenir des temps anciens, quant aux suivants qui viendront, il ne restera d'eux aucun souvenir chez ceux qui viendront après »

Bravant les foudres des religieux, *Qohélet* a longuement préparé cette intervention.

« Tout est pareil pour tous

Un sort identique échoit au juste et au méchant

Au bon et au pur comme à l'impur

A celui qui sacrifie et à celui qui ne sacrifie pas »

Finalement il n'est nul besoin de se plier aux règles édictées par les prêtres. Quelle solution reste-t-il alors à l'homme pour vivre ? Et *Qohélet* répond. Tout se résume en une seule vérité : le présent est un don de Dieu. L'existence n'a de sens que pour celui qui vit le temps ainsi. Comme l'aventure du don : sans lendemain, pour en jouir. Tel est son credo : jouir du don de Dieu, « car il n'y a ni œuvres, ni bilan, ni savoir, ni sagesse dans le séjour des morts où tu t'en iras. » Au temps des juifs et de la Loi, une pensée d'une étonnante liberté.

L'auteur essaie ensuite de tirer les conséquences de cette affirmation. Le temps du cri, le temps de Dieu : silence de Dieu.

« Eloï, Eloï, lama sabaqtani. »

Quand Jésus Homme meurt sur la croix, il interroge le Nom de Dieu.
Mais Dieu ne répond pas. Le silence est parole, « tu es sujet, tu dois interpréter ».
« Eloï, Eloï, lama sabaqtani »
Quand Jésus Dieu meurt sur la croix « Le cri de l'homme devient celui de Dieu »
Dieu faible comme toi, Dieu est vivant et nous sommes échange et nous vivons en l'autre.

Temps du salut, temps du partage. « Un autre temps nous est donné, un autre présent à inventer ».
Daniel Duigou devenu prêtre, il voulait l'être depuis toujours, voulait l'être pour l'autre. Il avait pris son temps.

« La palmeraie encore endormie baigne dans une lumière infiniment douce. Tout autour on entend le chant des oiseaux, au loin le hennissement d'un âne. La nature semble retenir son souffle. En descendant l'escalier, je suis attiré par des exclamations joyeuses venues du dehors : trois jeunes gamins s'en vont à l'école sur la piste qui longe la clôture. Les enfants de la promesse. »

Une promesse du présent. Avec les autres et d'autres, avec d'autres spiritualités, pour vivre ensemble, nous essayons de construire un présent. Est-ce cela aussi le Pacte Civique ?

Débats démocratiques

« La vie humaine n'est point une lutte où les rivaux se disputent des prix ; c'est un voyage que des frères font en commun et où chacun, employant ses forces pour le bien de tous, en est récompensé par les douceurs d'une bienveillance réciproque, par la jouissance attachée au sentiment d'avoir mérité la reconnaissance ou l'estime. » Condorcet

Le Pacte civique, comme le Parcours citoyen pour la qualité démocratique que nous coanimons à Grenoble le 29 janvier, nous conduisent à creuser la coopération, la synergie et la covalorisation entre associations. Le texte ci-après, proposé par la [Fonda](#), constitue une bonne base de réflexion pour progresser en ces domaines exigeants et ainsi franchir un cran dans l'efficacité de nos actions.

Développer entre nous la « Qualité Démocratique » pour co-construire le pouvoir commun

Fonda

« Le seul, le vrai, l'unique voyage, c'est de changer de regard » Marcel Proust

Notre capacité de convocation et de mobilisation dépend de notre capacité à garantir la non-captation, la non appropriation par une personne ou par une organisation des espaces de coopération que nous allons créer.

Quelles pourraient être ces garanties ?

Distinguons deux formes de garanties :

- Les garanties qui nécessitent d'autres liens que des liens juridiques et qui nous concernent à un niveau individuel et collectif ; ce sont les valeurs et les fondamentaux d'une indispensable charte à co-écrire. Dans ce document, nous les nommerons « garanties informelles : principes éthiques partagés ».
- Certains points du fonctionnement d'un collectif vont soulever des questions. Par exemple : Comment prendre une décision ? Afin qu'ils ne soient pas vécus comme des contraintes,

nous devons choisir collectivement ces principes que nous appellerons « garanties formelles : principes méthodologiques partagés ».

Garanties informelles : principes éthiques partagés

Les relations humaines sont basées sur la confiance, le respect et la bienveillance. La qualité des relations entre les individus est au cœur de notre fonctionnement et du développement de nos actions ; les interactions entre la Transformation Personnelle (TP) et la Transformation Sociale (TS) sont incontournables : elles nous invitent à dépasser les peurs et prendre le risque de l'autre ; le changement de postures est une richesse fondamentale.

Postures individuelles :

Rechercher la cohérence entre nos convictions et nos actes, en particulier par une meilleure connaissance de soi.

Être au service des valeurs et non se servir des valeurs à des fins personnelles (apport désintéressé)

Laisser la place à la créativité, être dans un espace de liberté (de contraintes choisies)

Donner le meilleur de soi, la qualité de présence

S'engager

S'adapter à l'imprévu

Postures collectives :

Chaque association/collectif participant de notre démarche coopérative conserve son identité propre et la maîtrise de la conduite de son (ses) projet(s) comme de son expression sur la place publique.

En revanche, aucune association/collectif ne peut prétendre à un quelconque droit de propriété sur des idées, des expressions, voire des événements. Les idées et leur formulation sont un bien commun partageable et les événements de chacun sont ouverts à tous, dans des conditions à préciser au cas par cas par ceux qui les portent.

Sans prétendre organiser un calendrier événementiel commun où chacun aurait une place assignée, l'information mutuelle et la concertation s'efforcent d'éviter d'éventuels brouillages de communication et, au contraire, de valoriser l'apport de tous aux événements de chacun.

Si les associations/collectifs qui participent de cette volonté de coopération ne veulent pas construire une instance supérieure qui serait chargée de l'organiser, en revanche elles mettent en commun, outre l'affirmation de principes éthiques et méthodologiques partagés qui fondent leur capacité à coopérer, la possibilité de mobiliser leurs moyens respectifs pour élaborer et conduire ensemble un (des) projet(s) commun(s).

Garanties formelles, principes méthodologiques partagés :

Une série de questions va se poser de fait :

- Comment circule la parole ?
- Quels sont mes besoins pour me sentir en sécurité dans ce groupe ?
- Quel type d'animation ? Quel est le rôle de l'animateur ?
- Quel mode de gouvernance ?
- Combien de personnes dans ce groupe (conditions d'inclusion, d'exclusion, date de dissolution....) ? >
- Combien de personnes d'une même organisation ?
- Comment sont-elles "élues" ?
- Comment prendre une décision (consensus, consentement, vote...) ?
- Qui veille au respect des règles (en sociocratie : Le respect des règles est confié à la responsabilité et à la vigilance de tous) ?

Attentif à poser des bases saines pour réussir et conscient de la nécessité de co-construire nos processus, nous pouvons pour commencer expérimenter certains outils existants et ensuite les enrichir des enseignements de nos expériences. Ces outils, qui ont pour mission de servir de bases

de départ, permettront de poser un cadre apportant la sécurité nécessaire pour faire émerger les ressources et la créativité.

Lu pour vous : une approche de l'éthique du débat dans l'édition

Eric Lombard



Peut-on sauver notre planète sans toucher à notre mode de vie ? Benjamin Dessus et Sylvain David, [Prométhée](#), coll. Pour ou contre ?

Deux points de vue s'affrontent dans ce sixième ouvrage de la collection « Pour ou contre ? ». Pour Sylvain David, il n'est pas réaliste de penser que nos modes de vie pourraient radicalement changer. Il prend acte d'une croissance continue des besoins en énergie et s'attache à montrer qu'elle est possible, même s'il faut dans le même temps diviser par deux nos émissions de gaz à effet de serre. Mais comme le montre [Benjamin Dessus](#), cela passe obligatoirement par des solutions technologiques au succès incertain et non dénuées de risques. Pour lui, le salut ne réside pas dans la technologie, mais dans plus de sobriété, d'efficacité et de solidarité énergétique.

La vertu de ce débat à plusieurs bandes – chacun des deux auteurs intervient 3 fois – tient à ce que les désaccords sont mieux cernés et que le dialogue parvient à faire émerger des points d'accord. On ne peut qu'être séduit par cette collection originale créée par un jeune éditeur bordelais, Michael Lainé, qui parle de son itinéraire dans une [interview](#) à BSC news.

Démocratie et spiritualité

Au moment où la France interdit le port de la burqa, un grand philosophe canadien, Charles Taylor, en appelle à une laïcité plus ouverte. Car il faut s'y faire : l'avènement de la raison n'a pas sonné le glas de la religion ; elle a diversifié la gamme des options qui s'offrent à l'individu. De son côté, le journal « Le Monde » a proposé dans sa rubrique Décryptages du 25 décembre deux pages sur les valeurs chrétiennes et l'opinion ; à cette occasion, il a posé la question suivante : « le catholicisme doit-il revendiquer ses valeurs pour se faire écouter ou assumer d'être à contre-courant ? » Un extrait de l'article de Gaston Piétri et un point de vue optent pour cette seconde option.

Le pluralisme religieux est le fait marquant de la modernité

Entretien avec Charles Taylor (propos recueillis par Sandrine Tolotti, [Books n°17, novembre 2010](#))

Le fait religieux est plus présent que jamais dans nos sociétés. Comment expliquez-vous cette prégnance de la religion dans une modernité que l'on disait désenchantée ?

Il y eut un immense malentendu. Dans le sillage de Nietzsche annonçant la mort de Dieu, de nombreux philosophes et intellectuels ont pensé que la modernité irait de pair avec la quasi-disparition de la religion, le reliquat de croyance se voyant confiné à la seule sphère privée. Tel fut

longtemps le récit dominant. Or, force est de constater que la religion ne disparaît pas ; elle se transforme, comme elle l'a toujours fait.

Ceux qui pensaient la sécularisation en termes de déclin du religieux sont à la fois inquiets et en colère. Nous voyons s'affirmer depuis quelques années, notamment dans le monde anglo-saxon, un nouvel athéisme militant avec des apôtres comme le biologiste Richard Dawkins ou le philosophe des sciences Daniel Dennett, qui ont publié avec beaucoup de succès des pamphlets violemment antireligieux. Ils sont convaincus que la religion mène à la violence. Certes, les conflits religieux ont engendré au cours de l'histoire énormément de violence et les fondamentalismes contemporains aussi. Mais comment oublier le mal qu'ont fait les idéologies athées tout au long du XXe siècle ? Prétendre, après les grands totalitarismes, que la religion est la principale cause de violence dans le monde me paraît d'une bêtise à couper le souffle (1).

L'avènement de la science et de la raison n'a-t-il pas disqualifié la pensée religieuse ?

Pour penser ainsi, il faut avoir une conception purement mécaniste de l'Univers, selon laquelle tout pourrait être mis en équation, y compris les réalités humaines. Ce sera peut-être un jour le cas. Mais, pour le moment, cette prétention scientifique me laisse dubitatif. Bien sûr, la science, surtout depuis Darwin, déstabilise l'idée que l'Univers tel que nous le connaissons est né du dessein de Dieu. Mais cela ne remet pas en cause le spirituel en tant que tel. Rien de ce que la science nous a appris ne peut empêcher les croyants d'interpréter les expériences de plénitude et d'harmonie, de joie et d'exaltation que nous connaissons tous comme des cadeaux d'une puissance surnaturelle. Et la religion reste l'une des manières de répondre à certaines questions fondamentales – sur le sens de la vie, la définition de la vie bonne, etc. –, à propos desquelles la science moderne est par définition silencieuse, elle qui entend depuis Galilée décrire le monde sans se soucier des finalités ni de la définition du bien et du mal.

N'assistons-nous pas, cependant, à un déclin de la pratique religieuse dans de nombreux pays ?

L'Europe a vu refluer la forme de vie religieuse qui a régné de la Révolution française aux années 1960. C'était l'ère des grandes confessions, qui organisaient, embrigadaient même, les populations au sein d'une église, elle-même profondément liée à une identité politique. Le protestantisme était indissociable de l'identité prussienne en Allemagne. Témoin aussi, en France, l'intensité de la bataille sur la république entre catholiques et laïcs. C'était aussi l'ère de la moralisation de la religion. Beaucoup plus qu'auparavant, l'église a alors entrepris de purifier les mœurs sexuelles. Religion, identité politique et rigorisme moral ne faisaient alors qu'un seul et même bagage identitaire : l'idée du bon citoyen était associée à un certain type de mœurs et à un certain type de croyance. Ce « package » typique de la première modernité s'est largement défait en Europe, notamment parce que le nationalisme au fondement des identités politiques a été disqualifié par les deux guerres mondiales. À présent, il reste une certaine identification à la religion majoritaire du pays – souvent sans pratique. Mais elle n'est plus liée à une morale stricte ni à une identité politique forte. C'est ce que la sociologue Grace Davie a résumé par l'expression *belonging without believing* – « appartenir sans croire (2) ». Cette même « déliaison » s'est produite aux États-Unis, mais dans une moindre mesure : de nombreux chrétiens américains restent pénétrés de l'idée que le pays a été créé pour réaliser une société conforme au dessein de Dieu. Ceux-là continuent d'associer identité politique, appartenance religieuse et rigueur morale. D'où des débats particulièrement âpres sur une question comme le mariage gay.

On peut donc tout de même parler d'un processus de sécularisation ?

Oui, à condition de voir que le phénomène recouvre trois réalités différentes : le déclin des formes religieuses traditionnelles, que je viens d'évoquer ; la séparation entre la vie religieuse et la vie politique ; et, surtout, un phénomène plus récent, celui qui m'intéresse le plus, la pluralisation inouïe des attitudes à l'égard du religieux. Les individus ont aujourd'hui à leur disposition une gamme infinie d'options. Chacun côtoie des amis, des parents, des collègues qui ont une façon de penser différente, sans que cela les empêche de vivre ensemble et de se comprendre. Et chacun sait qu'il peut très bien changer de conception spirituelle. Selon une récente enquête de l'Institut Pew,

un Américain sur trois a changé d'appartenance religieuse au cours de sa vie. Cette pluralisation est la véritable constante de la sécularisation de notre monde : la séparation de l'Église et de l'État peut être plus ou moins grande, la pratique religieuse traditionnelle peut être plus ou moins forte ; mais, partout en Occident, cette diversification s'impose.

Comment expliquez-vous cette mutation ?

C'est une conséquence de l'individualisme occidental, et notamment de cette forme d'individualisme que j'appelle expressif, que résume très bien le philosophe et écrivain allemand Johann Herder : « Chaque être a sa propre mesure. » En d'autres termes, chacun possède sa propre façon d'être humain, qu'il lui faut trouver sans se contenter d'obéir aux injonctions venues d'une autorité extérieure. Cette conception, qui s'est développée au sein de l'élite avec le mouvement romantique, a gagné l'ensemble de la population à partir des années 1960-1970. Nous sommes alors entrés dans l'ère de l'authenticité : chacun doit puiser à l'intérieur de lui-même les sources morales de son existence. Cet idéal d'affirmation de soi et de son autonomie explique à la fois l'importance prise par la quête spirituelle et le fait qu'elle emprunte des chemins de plus en plus personnels et variés. Certes, le cheminement personnel des individus peut très bien les amener à être membres d'une grande institution religieuse, l'Église catholique par exemple. Mais ils ne le seront plus de la même façon obéissante qu'autrefois.

Cette pluralisation des croyances pose-t-elle un problème aux sociétés libérales démocratiques ?

Cela les met au défi, car elles ont besoin de plus de cohésion que les régimes despotiques. En démocratie, les citoyens doivent se conformer à des lois avec lesquelles ils ne sont pas toujours d'accord, payer des impôts par solidarité avec des gens qu'ils ne connaissent pas, éventuellement faire la guerre pour défendre la nation, et tout cela sans être victimes d'une autorité qui les brime. Ils l'acceptent parce qu'ils pensent que ces obligations sont l'expression d'une communauté politique qui assure leur liberté. Les pays démocratiques, en d'autres termes, ont besoin de cette « vertu » patriotique dont Montesquieu faisait le principe de gouvernement de la république, par opposition à l'honneur, principe de gouvernement de la monarchie, et à la crainte, principe de gouvernement du despotisme. Sans cette identité collective forte, les démocraties sont menacées d'une fragmentation destructrice ; elles sont donc viscéralement tentées d'exclure la différence. La diversification de la société, notamment avec la venue de personnes qui ne partagent ni la même histoire ni la même religion, ébranle le socle commun. Ce malaise est palpable aujourd'hui dans tous les pays occidentaux. Mais le problème se pose en France de manière particulièrement aiguë, car la laïcité y est souvent considérée comme le cœur de l'identité républicaine. Beaucoup de Français n'arrivent pas à concevoir qu'il puisse exister d'autres manières de la mettre en œuvre. Or le nouveau pluralisme social oblige à repenser la laïcité. Pour deux raisons. D'une part, l'individu moderne refuse de plus en plus de faire taire sa singularité pour se couler dans le moule commun. D'autre part, il faut redéfinir l'identité collective pour permettre aux nouveaux venus d'y trouver leur place et de participer à la délibération démocratique.

Jusqu'où peut-on aller dans l'ouverture aux différences culturelles et religieuses ? Faut-il préserver une morale commune ; ou faut-il se contenter du simple respect des normes ?

Nous avons besoin à la fois de normes et de valeurs communes. Le socle partagé, c'est d'abord une certaine éthique politique, qui repose à mes yeux sur trois piliers : les droits humains fondamentaux ; l'égalité morale des individus ; la souveraineté populaire. Nous sommes aujourd'hui engagés dans un projet historique particulier, la mise en œuvre de cette éthique universelle, et ce projet est en soi créateur de sentiment d'appartenance et de loyauté ; d'un « patriotisme constitutionnel », pour reprendre l'expression du philosophe allemand Jürgen Habermas. Mais on ne peut pas se contenter de cette identité collective abstraite. À ces principes universels s'ajoutent dans chaque pays des éléments hérités de l'histoire. Toute société a, par exemple, besoin d'un calendrier commun, généralement d'origine religieuse. Cela n'aurait évidemment aucun sens de fabriquer un calendrier aseptisé au nom du respect de la diversité culturelle.

En revanche, le pluralisme nous oblige à repenser en permanence les modalités d'application aussi bien des principes universels de notre projet démocratique que des composantes identitaires héritées de l'histoire. Il ne s'agit pas de renoncer à nos valeurs, mais d'inventer de nouvelles façons de les mettre en œuvre, en distinguant les finalités de la laïcité (non négociables) et ses modalités (négociables). Fondamentalement, la laïcité poursuit deux grands buts : le respect de l'égalité morale des individus et la protection de la liberté de conscience. Ses modes opératoires sont, eux, des arrangements institutionnels susceptibles d'être interprétés de différentes façons. C'est ce dont témoigne le système de l'« accommodement raisonnable » mis en place au Québec depuis le milieu des années 1980. De quoi s'agit-il ? Certaines personnes subissent parfois, du fait de leur religion, de leur sexe ou d'un handicap, une discrimination objective : les normes ou les lois héritées de l'histoire leur infligent un traitement inégal. Par exemple, nous travaillons traditionnellement le samedi et pas le dimanche. Cela pose un problème aux Juifs orthodoxes, qui ne peuvent pas pratiquer leur religion dans ces conditions ; on accepte donc un aménagement de leur contrat de travail. D'une manière plus générale, les pratiques raisonnables d'accommodement permettent aux membres des autres religions de chômer les jours de leurs fêtes religieuses les plus importantes, comme peuvent le faire les chrétiens. Ces mesures permettent à la fois de maintenir la continuité historique et de corriger des discriminations indirectes. En filigrane, l'enjeu est de sauvegarder l'essentiel du principe d'égalité. Car les procédures qui paraissent neutres à la majorité ne le sont souvent pas aux yeux des minorités. Un exemple : par respect du principe de la neutralité de l'État, la France a interdit le port du hijab à l'école. Mais certaines Françaises portent, sans problème, une croix autour du cou. On considère cela comme une simple parure, à juste titre. Cependant, cette « invisibilité » de la croix dit aussi à quel point la France est une société postchrétienne. Comment convaincre les musulmans qu'il n'y a pas là deux poids, deux mesures ?

Concrètement, où passe la frontière entre le raisonnable et le déraisonnable ?

La loi québécoise est assez claire. Il faut d'abord, comme je l'ai dit, prouver qu'il existe une discrimination objective. Mais, même si celle-ci est attestée, le réaménagement ne doit pas imposer une « contrainte excessive » à l'institution concernée, ni sur le plan budgétaire, ni sur le plan de ses finalités (éduquer, soigner, etc.). Le refus est alors fondé non sur l'illégitimité de la demande mais sur des motifs d'intérêt public.

Quel regard portez-vous sur la loi française interdisant le port de la burqa dans l'espace public ?

C'est épouvantable ! Il me paraîtrait parfaitement justifié d'interdire la burqa dans les situations où ce vêtement entrave l'exercice d'une fonction. Il est clair, par exemple, qu'on ne pourrait tolérer qu'une femme enseigne derrière un voile intégral : la fonction pédagogique exige la communication entre l'enseignant et l'élève ; or le recouvrement du visage et du corps exclut la communication non verbale. Mais faire un tel psychodrame, comme si la république était en danger ! C'est une stigmatisation affreuse. En outre, cela me paraît un terrain très dangereux. C'est exactement le raisonnement des homophobes, que choque profondément la vue d'hommes se tenant la main en public. Dans un pays démocratique, on ne peut fonder l'interdit sur ce type d'argument. Il faut des raisons beaucoup plus sérieuses.

Tout cela ressemble à une forme de défoulement collectif, et cela crée un fossé avec de nombreux musulmans eux-mêmes hostiles à la burqa, mais qui se sentent stigmatisés en tant que musulmans. Toute cette campagne fait énormément de tort à la société démocratique, beaucoup plus que la burqa elle-même.

(1) Lire à ce sujet « Les illusions de l'athéisme militant », Books hors-série no 1, p. 83. On peut aussi lire en français : De beaux rêves. Obstacles philosophiques à une science de la conscience, de Daniel Dennett (éditions de l'Éclat, 2008) et Pour en finir avec Dieu, de Richard Dawkins (Perrin, 2009).

(2) Dans un ouvrage de référence, Religion in Britain since 1945. Believing Without Belonging, Blackwell, 1994 (traduit en français chez Labor & Fides, sous le titre La Religion des Britanniques de 1945 à nos jours).

Echos d'ailleurs

La Lettre de D&S N°94 du 17 janvier 2011

Cette rubrique se propose de se faire l'écho d'articles de presse, de livres ou d'autres formes d'expression (cinéma, théâtre) qui évoquent les liens et les tensions entre démocratie et spiritualité. Nous vous invitons à l'alimenter de vos propres découvertes.

Le Monde a publié dans son édition de Noël 2010 une double page Décryptages Débats intitulée « Les valeurs chrétiennes et l'opinion ». La tribune de Gaston Pietri a attiré l'attention de Jean-Claude Devèze, secrétaire de D&S, dont la réaction a été publiée le lendemain dans les chroniques d'abonnés du Monde interactif. Nous ne pouvons en citer que de courts extraits, en incitant nos lecteurs à consulter ces textes sur lemonde.fr.

La parole chrétienne est à contre-courant, et non de droite

Gaston Pietri, prêtre du diocèse d'Ajaccio, responsable de la rédaction de la revue "Eglise de Corse"
[Le Monde](http://lemonde.fr) du 25/12/10

(...) A ramer à contre-courant, il est facile de donner l'impression, surtout quand le langage employé est peu audible par nos contemporains, de vouloir bloquer la société. Mais si, par ailleurs, la société allait céder à la xénophobie et en même temps récuser la protection sociale au nom des libertés individuelles (comme semblent le montrer les Etats-Unis), c'est encore à contre-courant qu'il faudrait ramer. (...)

Une bonne nouvelle : des chrétiens rament à contre-courant

Jean-Claude Devèze
www.lemonde.fr

C'est l'article de Gaston Piétri que j'ai préféré. Ayant appartenu au Parti socialiste, j'y ai souvent eu l'impression de ramer à contre-courant envers une fâcheuse tendance à vouloir faire plus de gauche en prônant la libération des mœurs faute d'être capable de rendre le pouvoir au peuple. Le catholicisme vécu dans l'exigence de son message invite d'abord à une remise en cause pour aller à l'essentiel et une recherche exigeante de répondre à nos désirs les plus profonds dans la vérité. Le catholicisme devient alors une contre-culture comme le rappelle JP Denis dans son livre *Pourquoi le christianisme fait scandale ?* (Seuil 2010). (...)

Informations diverses

- Né le 3 novembre 1918 d'une mère espagnole et d'un père hindou, **Raimundo Panikkar** vient de mourir le 26 août 2010, dans un petit village de montagne, près de Barcelone. Prêtre catholique, il avait beaucoup oeuvré pour la "fécondation mutuelle", comme il disait, entre le Christianisme et l'Hindouisme. Il était intervenu dans une conférence organisée par D&S.
- **Colloque National « Faire société autrement »**, organisé dans le cadre du séminaire « Travail social, développement communautaire, éducation populaire et citoyenne » les 28 et 29 janvier 2011 à Aubervilliers.
- Conférence organisée par le Forum 104, en partenariat avec *Démocratie et Spiritualité* et *La Vie nouvelle* : **La personne : un défi très actuel pour notre société**, avec Philippe Cormier, philosophe. Mardi 25 janvier de 19h à 21h au Forum 104, 104 rue de Vaugirard, 75006 Paris (Entrée : 10€, adhérents : 8€).

Notre société est une fois de plus menacée de déshumanisation. Face aux injustices sociales et aux inégalités, à une institution scolaire qui met en échec une partie importante de sa population d'élèves, à une psychiatrie qui tend à oublier le sujet, le rappel que l'homme est une « personne » doit nous aider à refonder nos pratiques et nos prises de position : qu'est-ce que

La Lettre de D&S N°94 du 17 janvier 2011

cela implique dans les domaines politique, social, éducatif ou dans l'approche de la maladie mentale et de la souffrance psychique ?